

LE GIAOUR,
FRAGMENT D'UNE HISTOIRE TURQUE.

Un souvenir fatal et sombre,
Un chagrin qui jette son ombre
Sur nos destins, joie ou malheur,
Pour qui la vie est sans saveur,
Le plaisir sans parfum, sans pointes la douceur.
MOORE.

A SAMUEL ROGERS,

Comme un faible mais sincère hommage d'admiration pour son génie,
de respect pour son caractère
et de reconnaissance pour son amitié,

CETTE PRODUCTION EST DÉDIÉE

Par son obligé et affectionné Serviteur,

Londres, mai 1813.

BYRON.

AVERTISSEMENT.

Ce poëme, formé de fragments isolés, repose sur des circonstances moins fréquentes aujourd'hui qu'autrefois en Orient, soit que les femmes soient plus circonspectes que dans le bon vieux temps, soit que les chrétiens se montrent moins entreprenants ou plus habiles. Cette histoire, avant d'être mutilée, contenait les aventures d'une jeune esclave qui, convaincue d'infidélité, fut jetée à la mer, selon l'usage des musulmans. Son amant était un jeune Vénitien, qui résolut de la venger. La république de Venise possédait alors les Sept-Iles; les Arnauts furent chassés de la Morée, qu'ils avaient ravagée à la suite de l'invasion des Russes; la défection des Maïnotes, auxquels on refusa le pillage de Misistra, arrêta l'entreprise, et la Morée fut livrée sans défense à toutes les horreurs d'une guerre telle qu'on n'en trouve point d'exemple même dans les annales des fidèles¹.

LE GIAOUR.

Aucun souffle ne vient briser la vague qui roule au-dessous de ce tombeau³, qui, brillant au sommet du rocher, frappe le premier les regards du nautonier à son retour dans sa patrie. Là repose cet Athénien qui vainement sauva son pays : quand verrons-nous revivre un héros tel que lui?

Beau climat! où chaque saison accorde un bienveillant sourire à ces îles fortunées, qui, vues de loin, du haut du promontoire de Colonne, ravissent le cœur et prêtent à la solitude un charme délicieux. Là les teintes des montagnes se reflètent sur la joue de l'Océan, cette joue à fossettes mollement dessinées, et colorent les vagues qui baignent joyeuses cet Éden des mers orientales; et si parfois une brise passagère vient à rider le bleu cristal des flots, apportant sur son aile le parfum des arbres en fleurs, avec quel délice on respire ce souffle embaumé! car c'est là que sur les rocs ou dans les vallons, la Rose, cette sultane du rossignol⁴, la vierge pour laquelle il fait entendre sa mélodie et ses mille chansons, s'épanouit rougissante aux tendres accords de son amant; sa reine à lui, c'est la Rose, c'est la reine des jardins : respectée par les vents et les frimas, à l'abri des hivers de l'Occident, bénie par toutes les brises et par toutes les saisons, en retour des parfums que lui a donnés la nature, elle exhale vers le ciel l'encens de sa reconnaissance, et à ce ciel qui lui sourit elle offre l'hommage de ses couleurs les plus charmantes, de ses soupirs les plus doux. Là se trouve aussi mainte fleur d'été, maint ombrage propice à l'amour, mainte grotte qui invite au repos et sert d'asile au pirate, dont la barque, cachée là-bas dans l'anse qui la protège, épie le passage d'une proue pacifique, jusqu'au moment où se fait entendre la guitare⁵ du gai nautonier et où se montre l'étoile du soir; alors s'agite la rame amortie, et, s'avancant dans l'ombre que projettent les rochers du rivage, les brigands nocturnes se jettent sur leur proie, et changent en râle de

mort les chants joyeux. Chose étrange, — ce rivage que la nature semble avoir destiné au séjour des dieux, ce paradis de son choix qu'elle a embelli de toutes les grâces et de tous les attraits, l'homme, épris de la destruction, l'a converti en désert; son pied stupide écrase ces fleurs qui ne réclament pas le travail de ses mains, qui n'ont pas besoin qu'on les cultive pour fleurir dans cette contrée magique, mais croissent d'elles-mêmes sans exiger ses soins, et dans leur doux langage semblent lui demander seulement de les épargner! Chose étrange, que ce pays où tout respire la paix, les passions l'aient choisi pour s'y vautrer dans leur orgueil et que la rapine et l'impudicité aient fait de ce beau rivage le siège de leur farouche domination; on dirait les esprits infernaux qui, vainqueurs des séraphins et délivrés de l'enfer, leur héritage, viendraient s'asseoir fièrement sur les trônes du ciel; tant cette contrée est suave et faite pour le bonheur, tant sont odieux et barbares les tyrans qui l'oppriment!

Avez-vous contemplé un corps privé de vie avant que se soit écoulé le premier jour de la mort, ce sombre jour où le néant commence, où le danger et la douleur finissent, avant que les doigts de la Destruction, sous lesquels tout s'efface, aient fait disparaître les traits où la beauté survit encore? Avez-vous remarqué cet air angélique et doux, cette extase du repos, ces traits fixes mais tendres qui sillonnent la calme langueur du visage? N'était cet œil triste et voilé qui ne contient plus ni flamme, ni sourire, ni pleurs; n'était ce front immobile et glacé, où la froide Apathie de la tombe jette un secret effroi au cœur de celui qui la contemple, comme si sa vue pouvait lui communiquer cette destinée qu'il redoute et dont il ne peut détacher ses regards; n'était cela, et cela seulement, il est des instants, il est une heure d'illusion trompeuse où l'on serait tenté de mettre en doute la puissance de la Mort, tant elle a imprimé de beauté calme et suave dans le premier et dernier aspect que le trépas révèle⁶. Tel est l'aspect de ce rivage; c'est encore la Grèce, mais non plus la Grèce vivante; à la voir froide, mais charmante, morte, mais belle, on se prend à tressaillir; car il manque

une âme à ce beau corps; elle a conservé sa beauté dans la mort, cette beauté qui survit au dernier souffle, cet incarnat de funeste augure que la tombe elle-même ne détruit pas; dernier rayon pâissant de la physionomie, auréole d'or jetée autour de la destruction, dernier reflet du sentiment qui a disparu, étincelle de cette flamme qui, peut-être, vient du ciel, qui éclaire encore, mais n'échauffe plus son argile chérie.

Terre des braves qu'on n'a point oubliés! toi qui offris dans tes plaines et les cavernes de tes montagnes à la liberté une patrie, à la gloire un tombeau! ossuaire des grands hommes! se peut-il que ce soit là tout ce qui reste de toi! Approche, esclave rampant et vil, réponds: ne sont-ce pas là les Thermopyles? Ces flots bleus qui s'étendent autour de toi, ô rejeton servile d'un peuple libre, dis-moi quelle est cette mer, quel est ce rivage? Le golfe et le roc de Salamine. Lève-toi, et reprends possession de ces lieux illustrés par l'histoire; dans les cendres de tes aïeux retrouve une étincelle de leur antique flamme; celui qui périra dans la lutte ajoutera à leur nom un nom redouté que la Tyrannie ne pourra entendre sans effroi, et il transmettra à ses fils une espérance et une gloire qu'ils scelleront de leur vie plutôt que de s'en rendre indignes: car, la lutte de la liberté une fois commencée, le fils y succède à son père sanglant, et après une série de défaites le triomphe est infaillible. Je t'en prends à témoin, ô Grèce; tes pages vivantes l'attestent à plus d'une époque glorieuse de ton histoire. Pendant que des rois, cachés dans la poussière de l'oubli, n'ont laissé après eux qu'une pyramide sans nom, tes héros, bien que le Temps qui détruit tout, ait fait disparaître la colonne de leurs tombeaux, ont trouvé un monument plus grandiose dans les montagnes de leur pays natal! C'est là que ta Muse montre à l'étranger les tombeaux de ceux qui ne peuvent mourir! Ce serait une tâche longue et douloureuse de rechercher quels degrés t'ont conduite de la gloire à la honte; il nous suffit de savoir — que nul ennemi étranger ne put triompher de toi qu'après que tu fus déchue de ta propre grandeur; oui, ce fut toi qui, te dégra-

dant toi-même, frayas la route aux chaînes des brigands, à la domination des despotes.

Qu'a-t-il à raconter celui qui foule ton rivage? Nulle légende de tes anciens jours, nul sujet capable de donner à la Muse un essor égal à celui de tes poètes d'autrefois, alors que sur ton sol l'homme était digne du climat. Au lieu des nobles cœurs que nourrissaient tes vallées, des âmes intrépides capables de conduire tes fils à de sublimes exploits, tu vois ramper du berceau à la tombe des esclaves! — Que dis-je? les esclaves d'un esclave⁷, indifférents à tout, excepté au crime; souillés de tous les vices qui déshonorent la portion du genre humain la plus rapprochée de la brute; sans une seule vertu sauvage, sans un seul cœur vaillant et libre. Et cependant ils viennent dans les ports voisins pratiquer leur ancienne astuce, leur fourberie proverbiale; là le Grec subtil se reconnaît encore, il a conservé sur ce seul point son antique renommée. C'est vainement que la Liberté ferait un appel à des cœurs façonnés à leur esclavage, et essaierait de relever des fronts qui vont d'eux-mêmes au-devant du joug. Aujourd'hui ce ne sont pas ses douleurs que je déplore; pourtant elle est triste l'histoire que je vais raconter, et elle affecta douloureusement, on le croira sans peine, ceux qui l'entendirent pour la première fois.

De sombres rochers projettent leur ombre sur une mer d'azur : le pêcheur les prend de loin pour la barque d'un Mainote ou d'un pirate des îles, et, tremblant pour sa nacelle, il évite l'anse voisine, mais suspecte; quoique fatigué de ses travaux et encombré des produits de sa pêche, il continue à ramer lentement, mais avec vigueur, jusqu'à ce que Port-Léone le reçoive sur sa rive plus sûre, à la clarté charmante d'une belle nuit d'Orient.

Quel est ce cavalier qui s'avance, comme un tonnerre, monté sur un noir coursier, aux rênes flottantes, aux sabots

rapides? Le bruit de ses pieds d'airain va rebondir dans l'écho réveillé des cavernes d'alentour; l'écume qui sillonne ses flancs ressemble à celle de l'Océan. Les vagues fatiguées se reposent, mais il n'est point de repos pour l'âme du cavalier; et quoique pour demain une tempête se prépare, ces flots sont plus paisibles que ton cœur, ô jeune giaour! Je ne te connais pas, je déteste ta race; mais j'aperçois dans tes traits quelque chose que le temps ne fera que fortifier sans jamais l'effacer; sur ce front jeune et pâle, de farouches passions ont laissé leur empreinte : quoique ton fatal regard soit baissé vers la terre, pendant que tu passes avec la vitesse d'un météore, je te reconnais pour l'un de ceux qu'un fils d'Othman doit tuer ou éviter.

Il fuit! il fuit! mes regards surpris ont suivi sa course rapide. Bien qu'il m'ait apparu comme le démon de la nuit, pour s'évanouir aussitôt à ma vue, ma mémoire troublée a retenu son aspect et son air, et à mon oreille effrayée le bruit des pas de son noir coursier résonne encore. Il lui donne de l'éperon; le voilà qui s'approche du roc escarpé qui se projette sur les flots; il en fait le tour, il poursuit sa course; le rocher le délivre de ma vue, car il est importun le regard fixé sur ceux qui fuient, et il n'est pas une étoile qui ne luise trop brillante sur une fuite aussi étrange et à pareille heure. Il s'éloigne encore, mais tout à coup il a jeté derrière lui un regard, comme si c'eût été le dernier; il arrête un instant son coursier, un instant il le laisse respirer, un instant il se dresse sur ses arçons. — Pourquoi regarde-t-il par-dessus le bois d'oliviers? Le croissant étincelle sur la colline. Les lampes de la mosquée jettent encore une tremblante clarté. Quoiqu'on ne puisse entendre d'aussi loin les détonations du tophaïk⁸, les éclairs qui accompagnent chaque décharge joyeuse annoncent le zèle des mahométans. Ce soir s'est couché le dernier soleil du Rhamazan; ce soir ont commencé les fêtes du Baïram; ce soir..... — Mais qui es-tu, homme au costume étranger, au front farouche? Que font ces choses à toi ou aux tiens, pour hâter ou ralentir ta fuite?

Il s'est arrêté. — Il y avait quelque terreur sur son visage, mais la haine y a bientôt succédé. Ce n'était pas la rapide rougeur d'un courroux passager, mais la pâleur du marbre des tombeaux, rendu plus lugubre encore par sa funèbre blancheur. Son front était baissé, son regard avait la fixité de la mort; il a levé le bras; il a agité sa main en l'air d'une manière farouche; il semblait douter s'il devait continuer à fuir, ou revenir sur ses pas. Impatient de ce délai, en ce moment son coursier d'ébène a henni. — Sa main alors est retombée, et a pressé la garde de son cimeterre: ce bruit a dissipé sa rêverie, comme on s'éveille en sursaut au cri de la chouette. Il éperonne les flancs de son coursier; il fuit, il fuit. On dirait qu'il y va de sa vie. Rapide comme le djerrid⁹ lancé par une main vigoureuse, le cheval bondit sous le fer qui le touche. Ils ont dépassé le roc, et le galop sonore ne s'entend plus sur la rive; on n'aperçoit plus la tête du chrétien et sa mine hautaine; un instant seulement il a retenu les rênes de son ardent coursier; il ne s'est arrêté qu'un instant, puis il a repris sa course comme si la Mort eût été à sa poursuite. Mais on eût dit que ce court intervalle déroulait devant lui des années de souvenirs, et accumulait dans son âme une vie de douleurs, un siècle de crimes. Dans un moment semblable, toutes les souffrances du passé viennent inonder un cœur en proie à l'amour, à la haine et à la crainte. Qu'a-t-il donc dû ressentir, celui qu'oppressaient à la fois toutes les tortures de l'âme? Cette pause pendant laquelle il méditait sur son destin, oh! qui pourra en calculer la formidable durée? A peine comptée dans le livre du Temps, ce fut pour sa pensée une éternité! car elle est infinie comme l'espace illimité, la pensée que la conscience embrasse, et dans laquelle se résument des maux sans nom, sans espérance, sans fin.

L'heure est passée, le giaour est parti; a-t-il fui ou succombé seul? Maudite soit l'heure de son arrivée et de son départ! Fléau envoyé pour les péchés d'Hassan, il a transformé un palais en tombeau; il est venu et parti comme le simoun¹⁰, messenger de mort et de deuil, dont le souffle dé-

vastateur fait mourir jusqu'au cyprès lui-même, cet arbre sombre qui pleure encore quand la douleur des autres a disparu, le seul qui sans se lasser porte le deuil des morts.

Le coursier n'est plus dans l'étable; on ne voit plus d'esclaves dans le palais d'Hassan; l'araignée solitaire étend lentement son vaste réseau sur les murs; la chauve-souris bâtit son nid sous les lambris du harem, et le hibou s'est installé dans la tour de la citadelle; le chien sauvage, amaigri, que la soif et la faim tourmentent, hurle sur les bords du bassin desséché; car l'onde a disparu de son lit de marbre, couvert maintenant de poussière et de ronces. Il était doux naguère de voir l'onde s'élever en gerbes d'argent et retomber en pluie capricieuse qui tempérerait la chaleur du jour, et répandait dans l'air une délicieuse fraîcheur, et sur le gazon la verdure. Il était doux, à la clarté des étoiles, par un ciel sans nuage, de contempler ces vagues de lumière humide, et d'entendre dans le silence de la nuit leur mélodieux murmure. Que de fois cette cascade, chérie d'Hassan, avait été témoin des jeux de son enfance! que de fois son bruit harmonieux l'avait endormi sur le sein de sa mère et que de fois sur ces bords les chants de la Beauté, mêlant leur harmonie à celle de cette onde, avaient enivré sa jeunesse! Mais là, au retour du crépuscule, la vieillesse d'Hassan ne viendra plus s'asseoir: l'onde qui remplissait ce bassin est desséchée, le sang qui échauffait son cœur est versé, et nulle voix humaine ne fera plus entendre ici des accents de fureur, de regrets ou de joie. Les derniers sons douloureux que la brise ait emportés furent les cris plaintifs et mourants d'une femme; ces cris une fois étouffés, tout est redevenu silencieux, excepté la jalousie ballottée par le vent: que la pluie ruisselle, que l'ouragan mugisse, nulle main ne la fermera plus. On est heureux, au milieu d'un désert de sable, de rencontrer une trace d'homme, si petite qu'elle soit: ainsi dans ces lieux, la voix même de la douleur éveillerait comme un écho de consolation; du moins on se dirait: « Tous ne sont pas partis; la vie est encore ici, quoique dans un seul être languissant. » Car il y a dans ce

palais plus d'une chambre dorée qui n'est pas faite pour n'être habitée que par la solitude. Dans l'intérieur de l'édifice, la destruction n'a procédé encore que lentement dans son travail rongeur; mais la tristesse s'est amassée sur le seuil. Ni le derviche errant, ni le fakir lui-même, ne viennent y demander un gîte, car l'hospitalité ne les y accueille pas; l'étranger fatigué ne vient plus s'y asseoir pour partager « le pain et le sel; » la richesse et la pauvreté y passent également sans donner ou recevoir un regard, car au flanc de la montagne, la bienveillance et la piété sont mortes avec Hassan. Son toit, où les hommes trouvaient un refuge, sert aujourd'hui de tanière à la faim et à la désolation. Les hôtes ont fui le palais, et les vassaux le travail, depuis le jour où le sabre de l'infidèle a fendu son turban!

.....
 J'entends un bruit de pas qui s'avance, mais aucune voix n'arrive à mon oreille; le bruit s'approche, — je puis distinguer leurs turbans et les fourreaux d'argent de leurs ataghans; celui qui marche à la tête de la troupe, je le reconnais pour un émir à la couleur verte de son vêtement ⁴¹. « Ho! qui est-tu? » — Ce respectueux *salem* ⁴² annonce que j'appartiens à la foi musulmane. — « Le fardeau que vous portez avec tant de précaution est sans doute un objet précieux qui réclame tous vos soins; mon humble barque se réjouirait de le recevoir. »

« — C'est bien parlé: détache ton esquif et éloigne-nous du rivage silencieux; cependant laisse la voile ployée, et fais force de rames jusqu'à moitié chemin de ces rochers, à l'endroit où l'eau dort sombre et profonde. Arrête maintenant, — c'est cela, — voilà qui est bien; notre traversée a été rapide; c'est cependant, je pense, le plus long voyage qu'une des » —

.....
 Le fardeau plongea lourdement et s'enfonça avec lenteur; le clapotement de la vague paisible s'étendit jusqu'au rivage; je le suivis des yeux; pendant qu'il s'enfonçait, je crus voir je ne sais quel mouvement inusité imprimé à la surface de l'onde; ce n'était qu'un rayon de la lune qui se jouait sur

le cristal liquide. Je continuai à regarder jusqu'à ce que, diminuant de volume à mes yeux, il me parut semblable à un caillou; puis, diminuant encore, il n'offrit plus à mes regards qu'une tache blanche qui brillait au fond des eaux, puis disparut tout à fait, et maintenant ce secret dort sous l'Océan, connu seulement des génies de la mer, qui, tremblant dans leurs antres de corail, n'osent même tout bas le révéler aux vagues.

.....
 Dans les vertes prairies de Cachemire, la reine des papillons de l'Orient⁴³, déployant ses ailes pourpres, invite le jeune enfant à la poursuivre; elle le conduit de fleur en fleur, et, après une chasse longue et pénible, elle prend sa volée et le laisse confus, le cœur haletant, les yeux en larmes: brillante et volage comme lui, la Beauté attire après elle l'homme enfant; poursuite semée d'espérances et de craintes, commencée dans la folie, terminée dans les pleurs. Si le succès la couronne, les mêmes malheurs attendent l'insecte et la jeune fille: une vie de douleur, la perte de la paix du cœur, leur sont infligées par l'enfant dans ses jeux, par l'homme dans ses caprices: le jouet charmant poursuivi avec tant d'ardeur perd tout son attrait dès qu'on le possède, car le contact de la main qui le presse lui a enlevé ses couleurs les plus brillantes, jusqu'à ce que charme, couleurs, beauté, étant partis, on le laisse tomber seul à terre ou s'envoler. L'aile déchirée, le cœur blessé, hélas! où l'une et l'autre victime iront-elles chercher le repos? Le papillon, maintenant que ses ailes sont fanées, voltigera-t-il comme autrefois de la tulipe à la rose? La jeune beauté flétrie dans une heure retrouvera-t-elle d'heureux jours? Non: les papillons qui voltigent joyeux ne penchent pas leurs ailes attristées sur ceux qui succombent; la Beauté est indulgente pour toutes les faiblesses, excepté pour celles qu'elle partage, et ses yeux, qui ont des larmes pour toutes les infortunes, n'en ont pas pour les fautes d'une sœur qui a failli.

.....
 Le cœur qui couve des douleurs coupables, ressemble au

scorpion que le feu environne¹⁴. Le cercle brûlant se rétrécit, les flammes approchent de plus en plus leur captif; en proie à mille horribles souffrances, sa douleur se convertit en rage; alors il a recours à une cruelle et dernière ressource: ce dard qu'il gardait à ses ennemis, dont le venin est infailible, son désespoir le tourne contre lui-même, et termine d'un coup sa vie et ses souffrances. Ainsi font les hommes à l'âme coupable et sombre; ils vivent et meurent comme le scorpion que le feu environne¹⁵. Ainsi est torturé le cœur que le remords consume; il n'est point fait pour la terre, le ciel le repousse; au-dessus de lui les ténèbres, au-dessous le désespoir, autour des flammes, au dedans la mort!

.....
 Le sombre Hassan fuit son harem; nulle femme n'attire plus ses regards; il se livre exclusivement à la chasse, et quelquefois il n'éprouve aucune des joies du chasseur. Hassan ne fuyait point ainsi lorsque Leila habitait son sérail. Est-ce que Leila ne l'habite plus? Hassan seul pourrait nous le dire. Il court dans notre ville d'étranges rumeurs. Il en est qui disent que Leila s'est enfuie le soir du dernier jour du Rhamazan¹⁶, alors que des milliers de lampes allumées au haut des minarets annonçaient à tout l'Orient la fête du Baïram. Elle feignit de se rendre au bain, où Hassan furieux la fit vainement chercher; car, déguisée en page géorgien, elle avait fui le courroux de son maître, et, à l'abri des atteintes de sa puissance, l'avait indignement outragé avec le perfide giaour. Hassan avait soupçonné quelque chose de semblable; mais il l'aimait tant! elle paraissait si sincère! il s'était fié à l'esclave dont la trahison méritait la mort, et ce soir-là même il s'était rendu à la mosquée, puis avait été se délasser dans son kioske. Ainsi disent les Nubiens qui avaient si mal gardé le dépôt confié à leur zèle; mais d'autres racontent que cette nuit-là même, à la tremblante lueur de la pâle phingari¹⁷, on a vu le giaour sur son noir coursier courant à toute bride le long du rivage; mais il n'y avait avec lui ni page ni jeune fille.

.....

J'essaierais en vain de dire le charme de ses yeux d'ébène: regardez ceux de la gazelle, vous en aurez une idée; ils étaient grands et noirs, mais pleins d'une douce langueur; dans chacune des étincelles qui jaillissaient de dessous sa paupière, son âme brillait comme le joyau de Giamschid¹⁸. Oui, son âme! et si notre prophète me disait que tant de beauté n'était que de l'argile animée par Allah! je lui répondrais: « Non, » fussé-je debout sur l'arche chancelante d'Al Sirat, ayant au-dessous de moi les flammes de l'enfer¹⁹, regardant en plein le paradis, et appelé par toutes ses houris²⁰. Qui aurait pu lire dans le regard de la jeune Leila, et conserver encore cette partie de notre croyance qui prétend que la femme n'est qu'une vile poussière, une poupée sans âme destinée aux plaisirs d'un maître²¹? Les muphtis qui l'auraient contemplée auraient reconnu dans son regard une flamme immortelle; sur ses joues vermeilles, le jeune grenadier en fleurs secouait la fraîcheur d'un incarnat toujours nouveau²². Lorsqu'au milieu de ses femmes, qu'elle dominait toutes, elle dénouait les longues tresses de sa chevelure, pareilles à la tige de l'hyacinthe²³, elles balayaient le marbre où brillaient ses pieds, plus blancs que la neige des montagnes avant qu'elle ait quitté le nuage paternel, et que le contact de la terre ait souillé sa pureté. Le cygne parcourt majestueux son liquide domaine; ainsi foulait la terre la fille de Circassie, le charmant cygne du Frangestan²⁴! Quand il entend les pas d'un étranger au bord des flots, son empire, l'oiseau superbe dresse sa crête, hérissé son plumage irrité, et frappe l'onde d'une aile orgueilleuse. Ainsi s'élevait le cou plus blanc encore de Leila; ainsi, armée de sa beauté, elle réprimait le regard présomptueux et le forçait à se détourner des charmes qu'il admirait. Sa démarche était pleine de dignité et de grâce; et son cœur était tendre pour l'ami de son cœur; cet ami, — ô sévère Hassan, quel était-il? Hélas! ce nom n'était pas pour toi!

.....
 Le sévère Hassan s'est mis en route; vingt vassaux l'accompagnent; chacun d'eux est armé comme il convient à un

homme, d'une arquebuse et d'un ataghan; le chef qui marche à leur tête est armé en guerre; il porte à son côté le cimenterre qu'il teignit du meilleur sang des Arnautes le jour où, les rebelles ayant osé l'attendre dans le défilé, il ne s'en échappa que bien peu pour aller raconter ce qui s'était passé dans la vallée de Parné. Les pistolets qui sont à sa ceinture, un pacha les portait autrefois, et quoiqu'ils soient garnis de pierreries et d'or, les voleurs eux-mêmes n'osent les regarder. On dit qu'il va chercher une épouse plus fidèle que celle qui l'a quitté, que l'esclave déloyale qui s'est enfuie de son sérail, et pour un giaour encore!

.....

Les derniers rayons du soleil éclairent la colline et étincellent dans le ruisseau dont l'onde fraîche et limpide est bénie du montagnard. Là le marchand grec peut s'arrêter et goûter un repos qu'il chercherait en vain au sein des villes, à une proximité dangereuse de son seigneur, et tremblant pour la conservation de ses trésors cachés; — ici il peut dormir en paix, car personne ne le voit; esclave dans la foule, ce n'est qu'au désert qu'il est libre; ici il peut souiller d'un vin défendu la coupe qu'un musulman ne doit pas vider.

.....

Un Tartare marche en tête de la troupe; on le distingue à son bonnet jaune; il est déjà parvenu à l'entrée du défilé; le reste suit lentement en file prolongée. Au-dessus de leur tête, la montagne est couronnée d'un rocher où les vautours aiguisent leurs becs voraces, et peut-être ce soir-là leur préparera pour demain une abondante pâture; à leurs pieds est le lit d'un torrent que les feux de l'été ont desséché; il ne reste qu'un sable aride où croissent à peine quelques arbustes pour dépérir bientôt; de chaque côté du sentier sont épars des blocs de granit que le temps ou la foudre des montagnes a détachés des cimes dont le front se cache dans les nuages; car quel est le mortel qui a jamais vu à découvert le sommet du Liakura?

.....

Ils atteignent enfin le bois de pins : « Bismillah ²⁵ ! maintenant le péril est passé, car voilà devant nous la plaine, et nous pourrons lâcher la bride à nos chevaux. » Pendant que le chiaoux parlait encore, une balle siffle au-dessus de sa tête, et le Tartare qui formait l'avant-garde mord la poussière. Se donnant à peine le temps de retenir les rênes de leurs montures, les cavaliers, d'un bond, s'élancent à terre, mais il en est trois qui ne remonteront plus; on cherche en vain du regard l'ennemi qui a frappé; en vain les mourants demandent vengeance. Quelques-uns, le sabre au poing, la carabine tendue, se penchent sur le harnais de leurs coursiers, qui forment devant eux un rempart; d'autres s'enfuient derrière le roc le plus rapproché, et là, attendant que le combat s'engage, ne voulant pas demeurer sans défense exposés aux coups d'un ennemi invisible qui n'ose pas quitter l'abri de ses rochers. L'impassible Hassan est le seul qui dédaigne de descendre, et continue sa marche; mais la détonation des mousquets en avant de la route l'avertit que les brigands se sont emparés de la seule issue par laquelle leur proie pourrait leur échapper. Alors la barbe d'Hassan se hérissé de colère ²⁶ et son regard étincelle : « Que les balles sifflent autour de moi; je suis sorti de plus mauvais pas que celui-ci. » En ce moment, les ennemis sortent de leur retraite et ordonnent à ses vassaux de se rendre; mais le regard et la parole terrible d'Hassan sont plus redoutés que le glaive ennemi : pas un homme de sa petite troupe ne rend sa carabine ou son athagan, et ne fait entendre le cri suppliant : « Amaun ²⁷ ! » Les brigands, quittant leur embuscade, s'approchent et se font voir à découvert; plusieurs sont à cheval; quel est celui qui s'avance à leur tête en brandissant ce glaive étranger qui étincelle dans sa main sanglante? « C'est lui! c'est lui! maintenant je le reconnais; je le reconnais à son front pâle; je le reconnais à ce fatal regard ²⁸ qui le sert dans ses lâches trahisons; je le reconnais à son coursier d'ébène; il a revêtu le costume arnaute; il a renié sa vile croyance; mais son apostasie ne le sauvera pas de la mort. C'est lui! tant mieux!

dence pour expier quelque noir forfait qu'il ne veut pas révéler. Mais jamais à la prière du soir, jamais au tribunal de la pénitence il ne fléchit le genou; il ne s'unit point à nous quand les cantiques ou l'encens s'élèvent vers le ciel; il reste seul à méditer dans sa cellule; sa foi et sa race nous sont également inconnues. Il est venu des pays mahométans, et, débarqué sur nos côtes, il est monté jusqu'ici; pourtant il ne paraît pas appartenir à la race ottomane, et ses traits annoncent un chrétien: je le croirais un renégat repentant de son apostasie, n'était qu'il refuse de paraître à nos saints autels, et ne partage point avec nous le pain et le vin consacrés. Il a fait de riches offrandes à ce couvent, et c'est ainsi concilié la faveur de notre abbé; mais si j'étais prieur, cet étranger ne resterait pas ici un jour, ou, enfermé dans une cellule de pénitence, il n'en sortirait jamais. Dans ses visions, il parle souvent de jeunes filles plongées dans la mer, de sabres qui se heurtent, d'ennemis qui fuient, d'outrages vengés, de musulmans expirants. On l'a vu s'asseoir au haut d'un rocher sur le bord de la mer, et là s'imaginer voir une main sanglante, fraîchement coupée, visible pour lui seul, qui lui montrait sa tombe et l'invitait à s'élan-
cer dans les flots. »

.....
.....
Le regard qui brille sous son capuchon³⁹ a quelque chose de sombre et de surnaturel: tout son passé se révèle dans la flamme de cet œil dilaté; bien que les teintes en soient vagues et changeantes, l'étranger redoute son regard; car on y découvre quelque chose d'inexprimable qui semble annoncer une âme indomptée et haute, faite pour dominer, et connaissant sa force; comme l'oiseau qui agite ses ailes, mais ne peut fuir le serpent qui le regarde, son coup d'œil fait trembler et on ne peut s'y soustraire. Le frère qui se trouve par hasard seul avec lui se sent presque effrayé et éprouve le besoin de s'éloigner, comme si dans ces yeux et cet amer sourire on puisait la crainte et le crime. Il est rare qu'il daigne sourire, et quand cela lui arrive, on voit avec dou-

leur que ce n'est que l'ironie de la souffrance; sa lèvre pâle se soulève et tremble, puis redevient comme pour jamais immobile, comme si la douleur ou le dédain lui interdisait de sourire encore. Il ferait bien; — ce sourire sépulcral ne saurait provenir de la joie. Mais il serait plus douloureux encore de chercher à deviner quels étaient autrefois les sentiments qui se peignaient sur ce visage: le temps n'a pas tellement fixé ses traits que le bien n'y brille quelquefois au milieu du mal; parfois on y voit des teintes non encore effacées, indices d'une âme que n'ont point entièrement dégradée même les crimes par lesquels elle a passé. Le vulgaire ne voit dans lui que le cachet sombre que lui impriment ses actes coupables et sa réprobation méritée; l'observateur y découvre une âme noble, une naissance illustre. Quoique départis en vain, quoique altérés par la douleur, souillés par le crime, ce n'est pas à des hommes vulgaires que de tels dons sont accordés, et ce n'est qu'avec un sentiment qui tient de la crainte que le regard se fixe sur eux. La chaumière en ruines attire à peine le regard du passant; mais l'attention s'arrête sur la tour que la tempête ou la guerre a renversée, et ne lui restât-il debout qu'un seul de ses créneaux, chacun de ses débris prend une voix et nous parle de sa gloire passée!

« Enveloppé de sa robe flottante, il s'avance lentement le long des piliers de la nef; on le regarde avec terreur, et lui il contemple d'un air sombre les rites sacrés. Mais quand l'hymne pieux ébranle le cœur, que les moines s'agenouillent, soudain il se retire; voyez-le sous ce portail qu'éclaire une torche lugubre et vacillante; là, il s'arrête, jusqu'à ce que les chants aient cessé. Il entend la prière, mais sans y prendre part. Voyez-le auprès de cette muraille à demi éclairée: il a rejeté son capuchon en arrière; les boucles de sa noire chevelure retombent en désordre sur son front pâle, qu'on dirait entouré des serpents les plus noirs dont la Gorgone ait jamais ceint sa tête; car il a refusé de prononcer les vœux du couvent, et laisse croître ses cheveux mondains; pour tout le reste, son costume est le nôtre. Son orgueil, et